L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 14 JUILLET 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 14 JUILLET 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Les Troubles de la Chine Occidentale.

Quelle boîte de Pandore que l'Extrême Orient ! Il en sort à tout moment et de tous les côtés des occasions, de tracas, de troubles, souvent de querelles, pour les nations du vieux monde.

Il est d'abord évident que les victoires du Japon ont beaucoup ému les populations de l'ouest de la Chine et provoqué contre les chrétiens et leurs missionnaires des actes de violence que les puissances européennes ne peuvent laisser impunis.

Il y a eu des pillages, des incendies dans la ville de Ching Tou, province de Sztchuen, la plus occidentale de l'Empire, où l'on retrouve tout le fanatisme de la race musulmane. Il faut que ces violences soient réprimées et sévèrement chatiées. Les puissances européennes, la France en particulier, se sont dans ce but adressées au gouvernement de Pékin. Mais on sait l'incroyable force d'inertie et la duplicité incurable de Tsong Li Yamen. Il fait des réponses évasives, ou il promet tout ce que l'on demande, avec la ferme intention de ne faire jamais honneur à sa parole. Il ne cède qu'à la dernière extrémité, quand il est menacé d'un danger sérieux ; et, il en résulte toujours des démarches désagréables, souvent des expéditions coûteuses, parfois des sujets de querelles entre alliés de la veille.

Cette fois, c'est encore la France qui se voit forcée de se poser en redresseuse de torts et de lancer quelques-uns de ses navires sur le Yang-Tse-Yang, un des plus longs fleuves du monde qui coule à travers des contrées inconnues, couvertes de populations dont l'esprit est hostile à tout étranger qui fait apparition au milieu d'elles. Il y a loin de la Mer Jaune à Nankin et, surtout, de Nankin à Chung-Tou et à la province de Sztchuen, laquelle confine au Thibet et à la Birmanie. Qui sait même si l'Angleterre, qui n'est guère friande de ces périlleuses aventures, mais qui n'aime pas que les autres s'y lancera n'y trouvera dans à redire ? Ce qu'il y a de plus déplorable dans ces expéditions, c'est que les grandes puissances ayant toutes de graves intérêts engagés, soit à droite, soit à gauche, dans ces contrées lointaines, il n'est guère possible d'y faire un pas, à droite ou à gauche, sans porter ombrage soit à celle-ci, soit à celle-là.

Espérons, toutefois, que cette nouvelle affaire se terminera sans grand tracas et au profit de l'humanité, le seul but que se propose la France, en s'avançant, un peu à l'aveuglette dans ces parages dangereux.

Le Fils de Tolstoi

Il y a quelques mois, l'abbé Tolstoi, fils du célèbre écrivain et philosophe russe, arrivait à Rome, dans le but de se convertir au catholicisme et de se vouer, sous la haute direction de Léon XIII, à l'œuvre de la réconciliation des Eglises romaine et grecque.

Le néophyte reçut dans la Ville Eternelle le meilleur accueil ; mais, frappé peu après d'excommunication par le saint synode, il ne tarda pas à devenir pour le Vatican, un sujet d'embarras sérieux.

On lui enjoignit de s'éloigner. L'abbé Toltoi obéit, puis revint secrètement à Rome. Pour prouver sa foi, on lui conseilla, non sans malice peut-être, les méditations salutaires du cloître.

La vie monastique ne fut apparemment pas du goût du jeune abbé, puisqu'il y a quelques jours, il jeta le froc aux orties pour retourner à Saint-Pétersbourg.

Mme Félix Faure chez les Dmes Françaises.

Mme Faure n'a presque plus rien à envier à son mari. Elle a, comme lui, présidé, inauguré. Elle a même posé la première pierre d'un hôpital.

Et quel hôpital ! un asile de salut où les soldats français seront soignés par des dames du monde.

Depuis longtemps l'Allemagne a des établissements de ce genre. La France, elle aussi, sera pourvue. L'hôpital dont Mme Faure a scellé la première pierre n'est que le commencement d'une série.

Vers quatre heures, le 29 du mois dernier, de nombreux curieux attendaient déjà à Auteuil, rue Michel-Ange, la présidente. Le vaste terrain qui encadre les fondations du futur hôpital offrait l'aspect de l'amphithéâtre de la Sorbonne, les jours où M. Brunetière doit parler. Rien que des dames, en toilettes de *fête o'clock*.

Quatre heures trois quarts. Enfin la musique militaire se fait entendre. Le docteur Duchaussoy, fondateur de l'Association, va offrir le bras à Mme Faure qui descend de voiture.

La comtesse Foucher de Careil, présidente de l'Œuvre, lui présente ses principales collaboratrices et l'invite à prendre place sous une tente.

L'amiral Jaurès, vice-président de l'association, s'assied à la gauche de Mme Faure, qui a derrière elle Mme Bénard, femme du ministre de la marine ; Gadaud, femme du ministre de l'agriculture ; Mlle Lucie Faure, très belle en une toilette exquise ; Mme Berge, qui, comme toujours, s'efface. Pourquoi ? Et nouveau morceau de musique. Savez-vous que le général Saussier est très galant ? C'est lui qui spontanément a envoyé une musique militaire. Il peut bien faire cela, après tout, pour des dames qui ne pensent qu'à soigner ses soldats.

Le docteur Duchaussoy explique excellemment la jolie chose qu'elles sont en train de faire. Des fondations qui sont là va sortir un hôpital d'instruction où ces dames soigneront, sous sa haute direction, en temps de paix, 24 malades empruntés au Val-de-Grace ou aux hôpitaux ; en temps de guerre, 120 blessés. Heureux malades ! Il y a déjà tout de suite, rien que devant ces murs commencés, mille ambulancières. Combien seraient elles le jour où il en faudrait vraiment !

Mesdames, fait le docteur Duchaussoy, chacune de vous pourra dire bientôt : "Je suis en état de diriger un petit hôpital. Comme mon mari, comme mon fils, je vais donc pouvoir servir mon pays. Avec ma mère, avec ma fille, j'aiderai les médecins."

Sur ces mots, on met dans une boîte en plomb le procès-verbal de la cérémonie, solennellement lu par l'architecte, M. Degeorge. Puis, Mme Faure préside à l'entrée de cette boîte dans le creux de la première pierre que, le marteau en main, elle referme d'un coup sec.

Après elle, Dieu lui-même assiste au scellement. Le vénérable curé d'Auteuil appelle les bénédictions du ciel sur cette œuvre de patriotisme. Le pasteur Réville demande qu'elles s'étendent sur le président *élu*, et le grand rabbin, M. Zadoc Kahn, sur toute la France pacifiée.

Puis les principaux invités viennent à leur tour donner leur coup de marteau, ce qui permet de constater leur degré de force. On garde ses réflexions pour soi et on se retire, sincèrement ému par une œuvre fort grande, si simplement fêtée par de très braves gens.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 1er juillet 1895.

I.—De l'organisation du suffrage universel.—La crise de l'état moderne, par M. Charles Benoist.
II.—Essais sur Goethe.—Les mémoires de Goethe, par M. Edouard Rod.
III.—Finances russes.—Le budget et le rouble, par M. Raphaël Georges Lévy.
IV.—Triomphe de la mort, troisième partie.—L'ermitage, par M. Gabriel d'Annunzio.
V.—Villégiature, bains de mer et stations thermales, par M. Jules Rochard, de l'Académie de Médecine.
VI.—Les aventures d'une âme en peine.—Mrs Annie Besant, par M. Pierre Mille.
VII.—Les salons de 1895.—II. La sculpture, par M. George Lafenestre, de l'Académie des Beaux-Arts.
VIII.—Poésie.—Pauvres âmes, douceur par M. Gabriel Vicaire.
IX.—Le moyen âge, philologues et poètes, par M. le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé, de l'Académie française.
X.—Le Docteur Bruno Wille et sa philosophie de la délivrance, par M. G. Valbert.
XI.—Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique et Littéraire, par M. Francis Charmes.
X.—Bulletin Bibliographique.

PRINCES A MARIER.

Le nombre, paraît il, des souverains ou futurs souverains à marier n'est point des plus considérables.

En fait, il n'y a guère pour l'instant que dix à douze princes ou souverains qui soient véritablement en état de "s'établir".

Au premier rang, parmi eux, vient l'archiduc François-Ferdinand, petit-neveu et héritier de l'empereur d'Autriche.

L'archiduc n'est plus un tout jeune homme ; il a trente-deux ans. Physiquement, il tient de sa race, —ce qui est dommage,—intellectuellement, ses amis lui accordent un certain goût pour la poésie—ce qui vaut mieux.

On le dit grand chasseur et on lui attribue deux grandes passions : l'une assez romanesque, pour la veuve de son cousin, l'archiduc Rodolphe, et l'autre précisément pour la nouvelle duchesse d'Aoste.

En dehors de ces deux amours malheureux, on n'a guère parlé de lui. Toutefois, il a été, à un moment, question d'une union entre lui et une fille du prince Louis de Bavière.

Le roi Othon II de Bavière est célibataire et le restera toujours. On sait que le malheureux est fou furieux et que son existence se passe dans un cabanon où nul n'a accès, à l'exception de ses gardiens.

Son héritier présomptif n'est autre que le prince Louis, déjà nommé, lequel a onze enfants. L'aîné d'entre eux, le prince Rupert, a vingt-six ans. C'est un jeune homme assez insignifiant et dont il n'y a pas grand'chose à dire—sinon qu'il n'a relativement qu'une très mince fortune.

Le prince de Naples est un peu plus jeune. Il a eu vingt-cinq ans le mois de novembre dernier, et sa santé, extrêmement délicate, n'a guère permis jusqu'ici, de songer sérieusement à son avenir.

On l'a pourtant marié à plusieurs reprises à la fille du roi des Belges, la princesse Clémentine. Mais la nouvelle a toujours été démentie, et ce n'est, en réalité, que depuis quelques mois qu'on a commencé à lui chercher une femme.

Sans assurer qu'on ait réussi à la lui trouver, nous devons dire que, si les renseignements sont exacts, le mariage du duc d'Aoste est probablement pour lui ce que le mariage du grand-duc de Hesse a été pour l'empereur Nicolas II.

De même que celui ci s'est fiancé à la princesse Alice au lendemain des noces du grand-duc Ernest, de même, en effet, le prince de Naples aura profité de la cérémonie de Kingston pour fixer son choix, et ce sera, prétend-on, la princesse Alexandra de Saxe-Cobourg et Gotha, avec qui il s'est rencontré, dont il fera ensuite officieusement demander la main.

Cette union qui confirmerait l'entente des deux gouvernements anglais et italien, aurait l'avantage de ne point mettre la reine Victoria dans la nécessité de consentir à la conversion d'une de ses petites-filles au catholicisme, car la princesse allemande, quoique anglaise de naissance, se trouve aujourd'hui, par l'accession de son père au trône de Saxe-Cobourg et Gotha, princesse allemande et par conséquent libre de toute obligation vis à vis de la couronne d'Angleterre.

Mais ceci demande encore confirmation et est donnée la nouvelle que sous bénéfice d'inventaire.

Restent encore à marier : le prince Christian de Danemark, qui a vingt-quatre ans et demi ; le prince Danilo de Montenegro, qui est, entre parenthèses, le plus pauvres de tous les princes d'Europe ; le jeune roi Alexandre de Serbie, qui n'est pas beaucoup plus riche, mais qui a l'avantage d'offrir de suite une couronne à qui l'épousera, et enfin le prince Alfred de Saxe-Cobourg et Gotha, qui sera au contraire l'un des plus gros propriétaires de son temps, le jour où son père lui laissera, avec son duché, le fruit de ses légendaires économies.

Nous passons sous silence le prince Ernest de Saxe-Altenbourg, le prince Guillaume de Saxe-Weimar et le prince Frédéric de Waldeck qui ont des positions infiniment plus modestes, ainsi que le prince Albert de Belgique qui est encore un peu jeune. Mais nous devons une mention toute particulière au prince Louis de Monaco qui, pour être un beaucoup moins gros personnage, n'en est pas moins un parti fort enviable.

Et c'est tout pour le moment, en attendant que grandissent ceux qui sont encore des enfants, comme le petit roi d'Espagne.

Réception au consulat.—A l'occasion de la fête nationale du 14 Juillet, le consul de France recevra la colonie française au consulat, aujourd'hui à deux heures de l'après-midi.

LAQUELLE ?

Une question insidieuse s'offre spontanément en ce moment, où elles s'épanouissent dans toute leur splendeur :

—Quelle est la plus belle, la plus admirable des roses ?

Chacune d'elles, prise à part, semble être la plus intéressante, la plus enviable ; mais si vous arrêtez un instant vos regards sur les massifs où sont disposées, dans un ordre savant, derrière les glaces des fleuristes, les nuances de diverses variétés, vous reculerez devant la difficulté du problème.

Votre embarras ne serait autrement comparable qu'à celui d'un homme du monde qui, se trouvant en présence d'un essaim de jeunes et jolies femmes coquettement groupées dans un salon, serait mis en demeure de choisir.

Quel gentleman oserait ?

La discrétion en de pareilles circonstances, est aussi de l'habileté. Si l'on avait des préférences personnelles pour la rose thé, la rose jaune ou la rose noisette—et les aimant toutes, je n'en ai point,—on se garderait bien de les manifester.

Combien de lecteurs, combien d'aimables lectrices, n'est-on point exposé à mécontenter !

La guerre des Deux Roses a promené la désolation dans un vaste empire. Qu'en serait-il aujourd'hui où, grâce au développement du goût pour les fleurs dans toutes les classes de la population, chaque rose a ses partisans ?

On doit se borner donc à présenter quelques-unes de ces reines du jour, dont l'empire exerce le plus de séduction.

Voici d'abord la "Reine Marie-Henriette", une rose de création récente, thé, rouge et grimpante. C'est une belle et grande fleur d'un coloris superbe, son parfum est exquis ; sa floraison est particulièrement abondante en ce mois de juillet ; elle "remonte", c'est-à-dire elle repousse pendant tout l'été.

La "Maréchal Niel" d'un jaune intense, d'une forme rolde, très allongée ; ses pétales sont grands et s'ouvrent peu : la culture en espalier la développe merveilleusement, car sa tige est faible et ses fleurs retombantes.

La "Gloire de Dijon", rose noisette ; ses bords sont rose saumoncé et son centre est cuivré ; c'est une plante très vigoureuse et d'une robe très fournie.

Une des plus gracieuses et des plus délicates est la "Marie Van Houtte", dont le coloris offre des particularités très remarquables : sa teinte générale est jaune-soufre, tandis que les bords des pétales extérieurs sont délicieusement rosés.

"Rose cent feuilles," dont il ne fait un commerce considérable, est, par excellence, la rose des anciens peintres : la fraîcheur et la transparence de son coloris, l'abondance de ses pétales qu'on dirait tissés de soie et de velours lui assurent un rang privilégié ; son époque de floraison s'étend de la fin mai au commencement de juillet.

La "Rose Pompon" si bien nommée, paraît en même temps que le muguet avec qui elle s'associe de la manière la plus heureuse ; inutile de vanter les mérites de cette charmante miniature que tout le monde connaît.

Bien qu'elle n'appartienne pas à cette saison, pourrions-nous passer sous silence celle qui plus qu'aucune autre rehausse pendant l'hiver l'éclat des plus belles soirées mondaines, la "Rose de la Reine" ? C'est elle qui décore le plus généralement les corbeilles de nos tables et garnit nos appartements. La Rose de la Reine est l'objet d'une importante culture dans les environs de Paris où elle pousse en plein champ, surtout aux entours de Brie-Comte-Robert. D'une nature très généreuse, elle se prodigue volontiers à ceux qui lui donnent le moindre soin : elle fournit trois cueillettes successives et chacune de ses saisons dure deux mois.

Remarquons que celles dont nous venons de parler et qui appartiennent à la variété des roses thé, ont sur les autres roses l'avantage de conserver plus longtemps leur éclat lorsqu'elles sont coupées et mises dans l'eau.

Si l'on n'avait à se décider que par la supériorité du parfum, la palme reviendrait certainement à la "France" ; elle s'épanouit très peu ; consciente de ses trésors, elle paraît resserrer pour un plus long usage ce calice d'où s'épandent de divines ivresses.

Quelques pétales seulement se détachent du cœur et se retournent sur les bords.

Sa robe, d'un très joli rose vif, peut aussi soutenir la comparaison avec les variétés les mieux doucés ; le dessus des pétales est un peu plus pâle que le dessous et en diversifie agréablement la nuance.

—Elle est aussi très remontante, dit M. Vilmorin, l'éminent horticulteur—et ses fleurs en sont belles en toute saison.

—On voit bien, lui disait-on, que la "France" est votre préférée.

—Peut-être bien, fait-il. Mais les fleurs sont des compagnes au milieu desquelles je passe ma vie, et je ne veux point faire de jalouses dans la famille.

La "France" est une rose de haut luxe et aussi le "Paul Néron," aux pétales larges et veloutés, aux tiges longues et garnies de feuilles ; elle est plus raide et moins gracieuse que la précédente, mais d'une raideur pour ainsi dire aristocratique et très décorative.

Citons la "Baronne de Rostschild" d'un feuillage foncé, d'un rose uni et très frais, d'une robe exquise mais dépourvue de parfum ; et le "Capitaine Christy," une fleur ronde et large, bien épanouie : ses pétales, légèrement retournés, sont d'un rose très original et très joli ; la "Madame Victor Verdier," une des plus exquises roses rouges, d'une forme très gracieuse, mais dont la constitution délicate exige beaucoup de soins ; la "Souvenir de la Malmaison," une rose très double, presque blanche ou du moins d'un rose très pâle, fort jolie en boutons : une fois ouverte elle change tout à fait d'apparence sans rien perdre de sa beauté.

* * *

Cette rapide inspection, toute incomplète qu'elle soit, n'est pas de nature à faire disparaître les perplexités.

Laquelle ?

ECHOS DE PARTOUT.

L'ambassade impériale ottomane fait savoir que, d'après les télégrammes reçus des gouverneurs généraux de Salonique, de Monastir et de Kossovo, l'ordre et la tranquillité sont parfaits dans ces provinces. Aucun mouvement insurrectionnel n'a éclaté à Uskub et il n'est pas vrai que les Albanais aurraient incendié des villages. Seulement, deux bandes de brigands bulgares, composées chacune de vingt individus, ayant franchi la ligne de démarcation du côté de Kossovo pour y commettre des méfaits, les forces militaires préposées à la garde de la frontière les ont poursuivis et sont parvenus à en arrêter plus de trente sur les quarante dont se compose la bande. Aussi la nouvelle lancée de Sofia est dénuée de tout fondement.

La nouvelle concernant l'effervescence à Candie est aussi inexacte.

Bien que la position de la Turquie en Macédoine soit très sûre, les renseignements que l'on reçoit de cette région inspirent quelque inquiétude, parce qu'il est difficile, vu la nature du terrain, de fermer complètement la frontière à de petites troupes, et que, si des combats réitérés avaient lieu sur ce point, ils pourraient avoir des conséquences fâcheuses.

Les nouvelles concernant différents préparatifs militaires de la Turquie sont absolument exagérées. On a envoyé des renforts insignifiants à la frontière dans la circonscription du 3e et du 4e corps d'armée ; mais on n'a ordonné aucune concentration de troupes ayant quelque importance.

Les commandants de corps n'ont reçu que des instructions d'un caractère général concernant la conduite qu'ils doivent suivre.

On aurait toutefois donné au commandant du 2e corps, qui est à Andrinople l'ordre de s'opposer immédiatement à toute violation de frontière d'un caractère grave, sans demander d'instructions spéciales.

* * *

Le projet de loi ayant pour objet de porter à 15 millions le fonds de roulement de l'Annam et du Tonkin a été approuvé par la Commission du budget.

En outre, sur les propositions de M. Doumer, la Commission a voté une motion invitant le gouvernement à déposer avant la fin de l'année 1895 un projet de loi portant liquidation complète de la situation financière du Tonkin.

M. Doumer a été chargé de présenter à la Chambre un rapport dans le sens de ces conclusions.

* * *

Le Ministre de la Guerre a reçu du général Duchesne le télégramme suivant, de Majunga :

"La *Dordogne* arrive. L'état sanitaire des hommes et des mulets est satisfaisant."

La *Dordogne* avait embarqué le 16 juin, à Djibouti, le personnel de la commission de remonte d'Obock, un détachement du train et des mulets d'Abyssinie.

* * *

Aussitôt que la route entre Marololo et Suberbieville sera achevée—ce qui sera prochain—des vivres seront concentrés à Suberbieville, ce qui permettra la reprise de la marche en avant.

Des Hovas se sont retirés à Amériba chassant devant eux les bœufs devenus maintenant rares.

Des déserteurs sont arrivés au quartier général avec des Sakalaves.

Le mouvement des désertions chez l'ennemi s'accentue tous les jours.

Le général Metzinger part pour les avant-postes.

* * *

L'amiral russe de Birileff, qui était allé à Toulon, il y a trois ans, en qualité de capitaine de vaisseau commandant le *Minin*, a fait dernièrement une visite à l'amiral Gervais et a parcouru le port.

Il a reçu partout un accueil chaleureux.

* * *

Le tutoiement dans l'armée.

Une réforme soi disant démocratique est actuellement sur le tapis. Il s'agirait de supprimer le tutoiement dans l'armée, de supérieur à inférieur s'entend.

On sait que cet usage, qui est surtout pratiqué dans la cavalerie, où le contact de l'officier avec le soldat est plus fréquent que dans les autres armes, n'a rien de blessant pour le soldat. Il implique, au contraire, chez le supérieur des sentiments de sympathie, alors que le "vous" ne va pas quelquefois sans raideur. Aussi il est rare que les hommes tutoyés se plaignent.

Ce sont les prétendus amis du peuple qui se plaignent pour eux. L'expérience en a été faite par le comte de Dampierre, chef du bataillon des mobiles de l'Aube pendant le siège de Paris, le glorieux tué de Bagneux. Un journal rouge le dénonça comme tutoyant ses hommes et en prit texte pour le traiter d'aristocratie. Le lendemain l'apparition de l'article, Dampierre, qui était adoré de son bataillon, lequel l'avait réélu commandant à l'unanimité, réunit ses soldats et leur lut l'accusation dont il était l'objet. L'indignation des mobiles fut telle que leur chef eut toutes les peines du monde à les empêcher d'aller faire un charivari dans les bureaux du journal dénonciateur.

La commission parlementaire des pétitions vient, à l'unanimité, de renvoyer au ministère des travaux publics des pétitions émanant de la région du sud-ouest de la France et tendant à la création d'un canal reliant l'océan Atlantique à la Méditerranée.

Elle "invite avec insistance le ministre à mettre ce projet de canal aux enquêtes afin que la Chambre puisse être saisie de toute la question et la discuter à fond dès 1896", en faisant observer que "l'ouverture du canal des Deux Mers allemand rend nécessaire la solution de question qui intéressent la défense de la France".

* * *

Un dernier et.... original écho, en tout cas, des fêtes de Kiel. Elles sont terminées et l'on peut rire un peu.

On a raconté comment les marins français se sont tirés, non sans esprit de la situation en criant : Hoche au lieu du hoch allemand.

Mais les marins de Bretagne, eux, criaient plus fort que les autres et s'en sont donné à cœur-joie.

—Hoh ! Hoh ! Hoh !

Ce "Hoh" dans la langue de granit des gas d'Armorique, signifie.... sanglier domestique.

Oh ! cette langue bretonne !

TRAIT DE GÉNIE.

Si jamais comédienne mérita le titre de créatrice, ce fut assurément miss Estelle Clayton, de New-York. Chargée d'un rôle de bergère dans une féerie rustique, elle méditait son personnage depuis de longs mois, lorsqu'une idée lui vint, simple comme tous les traits de génie ; elle se dit que, dans la réalité, une bergère allait pieds nus et hardiment elle abdiqua le maillot traditionnel et les bas couleur de chair. L'effet esthétique fut, paraît-il, foudroyant sur les New-Yorkais. Mais la fortune guettait, jalouse ; une rivale s'appropria le fruit de tant de veilles et, plagiaire éhontée, parut, elle aussi, pieds nus sur un théâtre voisin. La créature, justement émue, intenta à sa déloyale concurrente un procès de contre-façon ; ce procès est en cours. Nous voulons espérer que la magistrature américaine comprendra l'importance des principes qu'il s'agit de sauvegarder ; il y va de la théorie tout entière de la propriété artistique. Si miss Clayton était déboutée sous le vain prétexte qu'elle n'a pas pris de brevet ou qu'elle n'a pas effectué le dépôt légal, le monde des théâtres s'indignerait qu'une si grave question fût éludée par une argutie de basse procédure.

Intoxication par la viande de veau.

Le savant docteur Vallin vient de pousser un cri d'alarme à l'Académie sur la dangereuse consommation que l'on fait du veau trop jeune ; bien heureux quand ce n'est pas au célèbre veau mort né que l'on s'adresse ! Trop heureux quand on ne lui substitue pas de la viande de chien ! Le fameux cri : "On dirait du veau !" était peut-être la caractéristique d'une inquiétude fortement motivée.

Toujours est il que le Dr Vallin engage les médecins et les hygiénistes à remédier, comme ils le pourront, aux insuffisances de la législation concernant le veau.

Les bouchers vendent parfois la viande de veaux abattus trop jeunes, peu de temps après la naissance, parce qu'ils étaient atteints de deux maladies infectieuses, la septico-pyohémie aiguë ou chronique et la diarrhée septique ou pneumo-entérite infectieuse. Les agents microbiens de ces affections peuvent infecter les individus qui font usage de ces viandes ; celles-ci présentent des foyers de suppuration, des abcès, des infarctus, ou bien contiennent des ptomaïnes, que la cuisson même prolongée ne modifie pas. Or, ces deux affections ne figurent pas sur la liste des maladies des animaux réputées infectieuses ; d'ailleurs, s'il est défendu par les articles 14 et 15 des lois de 1881 et 1888, de vendre la viande d'animaux ayant succombé aux maladies figurant sur cette liste, il est permis, après avis du vétérinaire, de livrer à la consommation la viande de ces animaux, s'ils ont été abattus avant leur mort naturelle ; c'est ainsi que la viande d'un animal peut être vendue si cet animal a été abattu pendant son agonie.

Cette dernière constatation est désolante. L'idée, fort touchante, d'immoler le veau qui se tord dans les coliques de la septico-pyohémie et dans les affres de la pneumo-entérite, ne saurait se concilier, chez des gens qui ont la prétention d'être civilisés, avec le projet de manger la victime aux carottes. Et cependant, c'est ainsi parfois que l'on procède sans scrupules.

Le Monde Moderne.

Revue mensuelle illustrée.

A. Quantin, Editeur—5, rue Saint-Benoît—Paris.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JUILLET 1895

La Jeunesse du Chaupu—Frontispice.
La Roche du Tamboutineur, nouvelle, par Gustave Toudouze—5 compositions et un portrait.
Oranger blanc, par Jean Rameau—1 composition de Simonaire.
La Chine, par S. de Gondourvaille—8 illustrations d'après nature par Montader.
Scènes enfantines.
Le Roman de Camille Desmoulins, par G. Lenotre—9 illustrations d'après nature.
Le Théâtre étranger et M. Strinberg à Paris, par Henry Fèvre—4 portraits.
A travers les rues de Paris, par Charles Rozan.
Les Théâtres forains, par Paul Gsell—13 illustrations d'après nature par Laurent Gsell.
L'Expédition de Madagascar, par Lux—4 illustrations d'après nature par Charles Fouqueray, et 1 carte.
Le Crédit foncier de France, par H. Lamane—9 illustrations d'après nature, par L. Vossange.
Une visite à l'Institut Pasteur, par Paul—15 illustrations d'après nature, dont 2 portraits.
Les Décors de Tannhæuser, par O. de Mérande—19 illustrations d'après nature.
Le Mouvement littéraire.
Revue du mois passé.
La Mode du mois, par la comtesse [illegible] Rose.—4 compositions.
Jeux et [illegible], par [illegible]
Cours [illegible]
Les [illegible] de Cuba.
Les jeunes [illegible] spécialement, publiés [illegible] articles sur [illegible] les inconvénients [illegible]

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

Bismark et les princes allemands.

Presse Associée.

New York, 13 juillet—Une dépêche spéciale de Berlin au *Herald* dit que l'empereur Guillaume a reçu des princes allemands, des lettres déclarant qu'à moins que les services du Prince de Bismark ne reçoivent un légitime tribut, ils n'assisteront pas à la célébration des victoires allemandes qui aura lieu en automne en Alsace-Lorraine.

Un toqué.

Presse Associée.

New York, 13 juillet—La célébrité locale nommée lord Nichas, dit une dépêche spéciale de Colon au *World*, qui a porté à bord du croiseur américain Montgomery une dépêche, supposée venir de Washington et ordonnant au capitaine de prendre la mer, les Etats-Unis ayant déclaré la guerre à une république de l'Amérique Centrale, a été autrefois enfermée dans un asile d'aliénés de la Jamaïque.

Lord Nichas porte un uniforme d'officier et se croit un pair d'Angleterre.

Les élections anglaises.

Presse Associée.

Londres, 13 juillet.—Les élections générales, les régates d'Henley et l'arrivée d'une escadre italienne sous les ordres du duc de Gênes, à Spithead, ont occupé l'esprit des populations toute la semaine.

Les élections ont pratiquement commencé hier par la victoire de trente-six Conservateurs, de trois Libéraux et de trois Parnellistes. Parmi ceux qui ont été élus sans opposition se trouvent l'honorable George S. Goschen, à Londres, dans le district de St George ; Sir Ellis Ashmead-Bartlett, dans la division Ecclesall de Sheffield, un conservateur ; M. John Hendor Heaton, un conservateur progressiste, qui représente Canterbury ; et le très honorable A. J. Mundella, un libéral avancé élu dans la division Bright de Sheffield.

M. Goschen est le nouveau Lord de l'Amirauté. Sir Ellis Ashmead-Bartlett est natif de Brooklyn, et a été Lord de l'Amirauté en 1885 sous l'administration de Lord Salisbury, ainsi que de 1886 à 1892. M. Heaton est l'auteur du plan de l'"Imperial Ocean Penny Postage". M. Mundella a été autrefois président de la Chambre de Commerce, avec droit de siéger dans le Cabinet libéral ; il a donné sa démission le 14 mai 1894, comme résultat de sa comparution devant la justice à propos des affaires de l'ancienne Compagnie de la Nouvelle Zélande dont il était un des directeurs. Mundella a déclaré à la cour qu'il avait résigné ses fonctions de directeur dès son élection à la présidence de la Chambre de Commerce.

Les régates d'Henley.

Presse Associée.

Londres, 13 juillet—Tant a déjà été télégraphié au sujet des régates d'Henley qu'il reste peu de chose à dire. La déclaration formelle faite par le capitaine Freeboro, en faveur de l'équipe de Cornell, devrait faire cesser les rumeurs mises en circulation par les partisans des Leanders contre Cornell.

Comme l'a dit Freeboro, l'arbitre avait le contrôle de la course après le départ, et ne pas exécuter ses ordres est une raison suffisante pour disqualifier une équipe.

L'arbitre n'a en aucune façon manifesté son désir de faire revenir en arrière les Cornells, les a suivis jusqu'à la fin de la course et les a déclarés vainqueurs.

Personne ne regrette plus cette affaire que les Cornells eux-mêmes. Ils ont, d'ailleurs, franchement reconnu leur défaite par Trinity Hall, en disant, qu'ils n'avaient pas de plaintes à porter et qu'ils avaient été loyalement battus.

Une escadre italienne en Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 13 juillet—Une escadre italienne est arrivée en vue de Spithead dans la matinée du 9. Les amiraux ont été reçus plus tard à bord du navire de guerre de Sa Majesté, Victory, par le commandant en chef.

Le vice-amiral commandant l'escadre anglaise de la Manche, le contre amiral et les officiers du navire-amiral ont rendu la visite à bord du navire-amiral italien.

Une scène dramatique a eu lieu à bord du Victory, quand la plaque de cuivre marquant la place où est tombé Nelson à Trafalgar a été montrée au duc de Gênes.

Le prince italien l'a regardée un moment, puis il a tendu la main et les deux amiraux, l'amiral Salmon et le duc de Gênes, se sont serrés la main au-dessus de la plaque, sans dire un mot et entourés des officiers des deux escadres.

Les officiers italiens et les hommes d'équipage sont chaleureusement reçus et fêtés ; des dîners et des lunchs leur sont offerts tous les jours. Cette réception est faite dans le but de contrebalancer la démonstration Franco-Russe à l'inauguration du canal de la Baltique à la mer du Nord.

Le duc de Gênes a conquis les sympathies de tous par son amabilité envers les officiers anglais.

Le duc d'York et le premier lord de l'Amirauté, le très honorable G. J. Goschen, accompagnés des lords de l'Amirauté et d'un grand nombre de hauts fonctionnaires, se sont rendus à Portsmouth mercredi dernier et ont donné un banquet en l'honneur des Italiens.

Les Italiens ont été conduits à l'arsenal.

Le duc de Gênes et d'autres officiers ont visité aujourd'hui le château de Windsor et ont été [illegible] la reine.

Les jeunes [illegible] spécialement, publiés [illegible] articles sur [illegible] les inconvénients [illegible] à l'Hôtel Norton, est parti [illegible] pour [illegible] Dodd, près d'Old Forge, [illegible]

Nouvelles Américaines.

Le Président de la République de Cuba.

Presse Associée.

New York, 13 juillet.—Tomas Estrada Palma, récemment choisi comme chef par les révolutionnaires cubains de New York et des autres pays, est en cette ville pour y établir son quartier-général. Il a commencé par nommer secrétaire Gurzalo de Quesada, le lieutenant à qui au poste qu'il occupait sous José Martí, le prédécesseur de Palma. Le nouveau président conservera sa résidence de Central Valley où se trouvent ses intérêts privés, mais il passera la plus grande partie du temps à New York pour diriger les affaires de la révolution.

En son absence, Quesada sera à la tête du quartier général du parti révolutionnaire.

Deux survivants du Colima.

Presse Associée.

New-York, 13 juillet—Les premiers survivants du désastre du Colima, coulé dans le Pacifique le 27 mai dernier, arrivés à New-York, se trouvaient à bord du steamer Newport, du Pacific Mail, entré dans le port aujourd'hui.

Ce sont W. H. Bryan et John Nouwens, un ancien matelot du navire-amiral Philadelphie, qui revient pour recevoir son congé. Le Colima a quitté Manzanillo le 26 mai pour Acapulco. Le navire a commencé à faire de l'eau, et Nouwens s'est procuré une ceinture de sauvetage. Soudainement, le navire a plongé de l'avant et a coulé.

Pas un bateau n'a été lancé ; quelques-uns se trouvaient à l'eau, mais ils avaient été arrachés des portantes. Nouwens s'est jeté l'eau et a été entraîné par le tourbillon produit par l'engloutissement du navire ; lorsqu'il est revenu à la surface, il a vu des pièces de bois et des débris flottant autour de lui.

Il est ensuite entré avec un homme dans un bateau et ils ont aussitôt recueilli deux femmes.

Le bateau a chaviré et une femme a saisi Nouwens par le cou ; il l'a repoussée et elle a coulé à pic.

Lorsqu'ils ont pu remettre d'aplomb le bateau, ils ont pris à bord l'autre femme.

Les deux hommes ont ensuite résolu de quitter le bateau et de s'installer sur une partie du pont qui flottait ; ils ont en conséquence abandonné la femme dans le bateau malgré ses supplications.

Nouwens et son compagnon ont pu monter sur un radeau où se trouvait déjà six personnes. Trois fois le radeau a culbuté, et chaque fois un homme s'est noyé.

La mer s'est calmée, et juste avant le coucher du soleil, ils ont rejoint un autre radeau où se trouvaient cinq personnes ; ils étaient alors à trente milles de la côte. Les hommes ont ramé toute la nuit et la côte était en vue à la pointe du jour.

M. Bryan se trouvait sur le même radeau que Nouwens.

En faveur de Cuba.

Presse Associée.

New York, 13 juillet—N. B. Borden, de Fernandina, Floride, est venu à New York et en est reparti. Il y était arrivé récemment avec son secrétaire privé et le capitaine de son yatch. Tous sont descendus à l'Hôtel Broadway et se sont faits inscrire sous des noms d'emprunt.

Ces messieurs ont tenu une conférence pendant le voyage, et ils ont préparé des résolutions en faveur de Cuba, devant être présentées par Mlle Rice à la convention de Boston. M. Borden dit que les délégués ont été unanimes pour engager vivement M. Cleveland à reconnaître le nouveau gouvernement de Cuba dès qu'il sera établi.

Sur ce steamer venant de la Floride se trouvait un détective espagnol. Tous les steamers trafiquant sur ces côtes sont constamment surveillés par des agents de l'Espagne. Ce détective a entendu les dames parler de leur plan de résolutions en faveur de Cuba, et quand le navire est arrivé à New York, une dépêche chiffrée a immédiatement informé le ministre d'